

« On rend une dévotion à la beau

De passage à Genève, l'écrivain voyageur Sylvain Tesson, lauréat du prix Renaudot 2019 pour son livre *La panthère des neiges*, raconte comment l'affût d'un animal qu'il croyait disparu s'est transformé en quête mystique.



Francesca Mantovani/ Gallimard

Sylvain Tesson compte parmi les plus grands écrivains voyageurs de sa génération.

« Jusqu'alors j'avais fondé ma vie sur l'idée que l'intérêt de l'existence repose sur la variété, qui ne pouvait naître que du mouvement. Mon premier usage du monde, c'est bouger », expliquait Sylvain Tesson, lauréat du Prix Renaudot pour *La panthère des neiges* (Editions Gallimard), en décembre à Genève, où il avait été invité par la Société de lecture.

« Mais à l'occasion de ma rencontre avec Vincent Munier, un photographe animalier, j'ai découvert une autre forme de contemplation du monde. On peut attendre le jaillissement de cette variété en laissant l'imprévu y apporter ses irrptions. Ce n'est pas rien comme changement de l'usage du monde », renchérisait-il en trépiquant sur sa chaise à roulettes. Il vient de passer un mois sur les hauts pla-

teaux tibétains, à 5000 mètres d'altitude et par une température de -30 degrés, à l'affût d'un félin qu'il croyait disparu.

Un sacré changement pour Sylvain Tesson, peut-être le meilleur écrivain voyageur de sa génération. Depuis une trentaine d'années, il sillonnait le monde frénétiquement, cumulant les kilomètres et les sensations extrêmes pour les raconter dans des livres envoi-rants de vitalité.

DEUXIÈME NAISSANCE

Et pourtant, l'affût, cette tentative de calme et d'immobilité, finira par réussir à l'hyperactif surdoué. Il sera même « couronné d'une apparition », comme il définit la vue soudaine de la panthère. « On ouvre l'œil, on rend une dévotion à la beauté du monde,

sans chimères. L'affût est une prière existentielle, peut-être un peu païenne. Le païen peut reconnaître la présence divine à condition qu'elle se manifeste dans le vivant. »

L'affût est devenu une quête mystique. Pour Sylvain Tesson, le champ sémantique sacré n'est pas abusif: il y a dans l'affût quelque chose de l'ordre de la religion. « La panthère des neiges fut une apparition religieuse. Chaque fois que je voyais son visage, c'était une autre face qui surgissait, comme des fantômes, des éclats... C'était une expérience spirituelle, voire magique. » C'est le visage de sa mère décédée qu'il voit dans la panthère et celui d'une femme dont la perte l'a fait beaucoup souffrir. Il réalise alors que c'est cet amour qu'il est venu chercher à l'autre bout du monde.

té du monde, sans chimères»



«C'était le plus beau jour de ma vie depuis que j'étais mort», écrit-il. Il y a cinq ans, le voyageur a en effet vécu une deuxième naissance: grièvement blessé après la chute du toit d'un chalet à Chamonix où il séjournait chez un ami, l'écrivain Jean-Christophe Rufin, il a pu revenir à lui «grâce à la médecine, à la chance, peut-être autre chose, je ne sais pas...».

SOUSSION PROFONDE AU VIRTUEL

Malgré les progrès spectaculaires de la médecine, qui lui ont – peut-être – sauvé la vie, Sylvain Tesson entretient une relation ambiguë avec le progrès. Cela apparaît dans tous ses ouvrages. «Je me livre en permanence à la méfiance envers mon époque, concède-t-il. C'est facile de critiquer

le progrès lorsqu'on est un Occidental bien nourri qui a bénéficié des avancées des technologies et de la médecine moderne. Mais le progrès que nous connaissons n'est pas une simple amélioration des conditions de vie – dont je suis très content. Le problème est que nous nous sommes agenouillés devant la technique, et là est mon effroi: l'homme a perdu la force vitale, l'appétit féroce de la vie pour jouir d'un confort moderne et avoir le chauffage central. Ce qui m'effraie, c'est aussi notre soumission profonde au virtuel et que le langage se perde, remplacé par la religion de l'innovation. Le progrès peut être le développement d'une erreur.»

Au fil des ans, Sylvain Tesson a vécu l'arrivée en trombe du progrès même au Tibet, où il s'est ren-

du à plusieurs reprises depuis 1993 jusqu'à l'affût de la panthère l'an passé et à sa dernière visite il y a un mois. Il estime que l'emprise de Pékin sur la province a changé de mode opératoire: jusque dans les années 1990, les Chinois exerçaient un contrôle religieux et politique en interdisant le maintien des spécificités culturelles. Aujourd'hui ils développent le Tibet, l'améliorent, construisent des réseaux routiers et ferroviaires, des écoles et des hôpitaux – c'est le deuxième chapitre de la colonisation d'un pays. «Vous tuez ainsi le ferment contestataire, car on vous rétorque: 'De quoi vous plaignez-vous?'. Cela permet de relâcher la pression directe, mais derrière l'hôpital, il y a une caserne.»

LE MAL DU LOINTAIN

Maintenant qu'il a découvert le bonheur de la contemplation, l'écrivain voyageur va-t-il arrêter de sillonner le monde pour rester chez lui à mé-

diter? Le *Fernweh*, ce mystérieux mal du lointain ressenti par tant de voyageurs, qu'il évoque lui-même dans le livre, l'a-t-il lâché? Tout comme cette fascination pour les endroits inhospitaliers et les climats extrêmes, sans chauffage central: neige et froid sur les plateaux tibétains et dans une cabane de Sibérie, chaleur écrasante dans les paysages lugubres d'Asie centrale lorsqu'il pédalait frénétiquement sous un ciel bas?

Heureusement il n'en est rien: «Je m'amuse à jouer avec cette antinomie supposée entre l'affût et les voyages, mais si je suis très honnête, il n'y a pas entre eux une différence abyssale. Même en escalade ou en ski de randonnée dans les Alpes, il y a toujours un temps qui ressemble à l'affût». Sylvain Tesson n'est pas devenu un bouddha illuminé de sagesse qui médite au pied d'un arbre, pas davantage un krishna ou un taoïste en position de non-action, assure-t-il avec son humour décapant.

«Je suis un Occidental, un Européen, un Français qui a des désirs et veut les assouvir, des rêves, des besoins... Je ne me suis pas métamorphosé radicalement, mais ce que j'ai appris avec Vincent Munier, c'est une technique du regard que j'essaie de travailler comme on fait des gammes au piano. Il faut apprendre à regarder les choses. Mon regard passait trop vite. L'idéal, pour moi, ce serait de pouvoir pratiquer une espèce d'affût en mouvement», conclut-il. Sa formidable énergie vagabonde peut donc continuer à se déployer au rythme *staccato*, *pizzicato*, son préféré. ■



Sylvain Tesson,
La panthère des neiges (Editions Gallimard, 176 pages).